
Jean-Yves Casanova, *Historiographie et littérature au XVI^e siècle en Provence : l'œuvre de Jean de Nostredame*

Turnhout, Brepols, 2012, coll. « Publications de l'Association internationale d'études occitanes », 504 p.

Jean-François Courouau



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rlr/346>

DOI : 10.4000/rlr.346

ISSN : 2391-114X

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2015

Pagination : 535-542

ISSN : 0223-3711

Référence électronique

Jean-François Courouau, « Jean-Yves Casanova, *Historiographie et littérature au XVI^e siècle en Provence : l'œuvre de Jean de Nostredame* », *Revue des langues romanes* [En ligne], Tome CXIX N°2 | 2015, mis en ligne le 01 février 2018, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rlr/346> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rlr.346>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.



La *Revue des langues romanes* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Jean-Yves Casanova, *Historiographie et littérature au XVI^e siècle en Provence : l'œuvre de Jean de Nostredame*

Turnhout, Brepols, 2012, coll. « Publications de l'Association internationale d'études occitanes », 504 p.

Jean-François Courouau

RÉFÉRENCE

Jean-Yves Casanova, *Historiographie et littérature au XVI^e siècle en Provence : l'œuvre de Jean de Nostredame*, Turnhout, Brepols, 2012, coll. « Publications de l'Association internationale d'études occitanes », 504 p.

- 1 La publication de cet ouvrage est aussi bienvenue que tardive. À son origine se trouve la thèse soutenue en 1990 par Jean-Yves Casanova, actuellement plus connu pour ses travaux sur Frédéric Mistral (*Frédéric Mistral, l'enfant, la mort et les rêves*, 2014). Comme nous en prévient l'auteur, la version éditée de cette thèse est conforme à celle soutenue en son temps, soit vingt-cinq ans (et non « vingt », p. VII) auparavant car la perspective d'une réécriture partielle ou totale a effrayé – on le comprend – l'auteur. En complément de la biblio-graphie finale de 1990, un « appendice bibliographique » donne au lecteur des années 2010 un « aperçu » des travaux accomplis depuis cette date sur l'auteur, la période et l'espace étudiés.
- 2 L'importance de la figure et de l'œuvre de Jean de Nostredame est reconnue depuis longtemps, depuis les origines, précisément, de cette œuvre, pourrait-on dire. Cette notoriété, Nostredame la doit à la double publication, en 1575, à Lyon, en italien puis en français, des *Vies des plus célèbres et anciens poètes provençaux* (*Le Vite delli più celebri et antichi primi poeti provenzali*). On sait de quelles conséquences seront les forgeries

provençalistes de Nostredame tant pour la réception des troubadours en France, voire en Europe, que pour la naissance de l'histoire de la littérature de langue occitane dont c'est là le premier jalon. C'est sur des bases faussées que se sont élevées, pendant de nombreuses décennies, les traditions historiographiques provençale, d'oc et, partant, française. En 1913, le masque, qui ne tenait déjà plus que par un fil, est définitivement tombé. Dans une édition indépassée, les romanistes réputés et médiévistes reconnus Camille Chabaneau et Joseph Anglade, ont dressé – non sans quelque cruauté, il faut bien le dire – la liste de toutes les falsifications dont Nostredame, renvoyé, pour les médiévistes comme pour les modernistes, au rang de faussaire et d'usurpateur, avait pu se rendre coupable. Un siècle plus tard, très exactement, les travaux de Jean-Yves Casanova imposent de procéder à une réévaluation dont le but ne saurait être d'exonérer l'historien de toute responsabilité ou, pire, de l'encenser à nouveau, mais simplement, en menant une lecture contextualisée de la totalité de son œuvre, de comprendre les fondements de son geste.

- 3 Dans leur édition, Chabaneau et Anglade ont donné une description étonnamment embrouillée des manuscrits laissés par Nostredame et ils en ont tout de même édités quelques-uns. Le caractère définitif de leurs travaux et le parfum sulfureux attaché aux *Vies* avaient empêché les chercheurs de s'intéresser à Nostredame et à ces textes tenus pour secondaires jusqu'à ce qu'en 1987 J.-Y. Casanova découvre au Musée Arbaud d'Aix-en-Provence un manuscrit auto-graphe de Nostredame, les *Mémoires historiques*. Ce texte permet de compléter la série de manuscrits de Nostredame dont la liste peut s'établir ainsi, suivant l'inventaire proposé par l'auteur (p. 217-221) :

- une *Vie de saint Hermentaire* (Aix, Musée Paul Arbaud, MO 163, copie de Raynouard), texte en français édité par Chabaneau (RLR 1886) ;
- un texte historique en provençal désigné par ses premiers mots, *So que s'es pogut reculhir dels Comtes de Prouvensa* (abrégé en SQS), conservé à la Bibliothèque Inguimbertaine de Carpentras, édité par Chabaneau et Anglade (1913, 205-220)
- le texte des *Mémoires historiques* (M) retrouvé par J.-Y. Casanova en 1987 (Aix, Musée Paul Arbaud, MO 122), ici édité, texte en provençal et en français ;
- la traduction en français de ces *Mémoires* (Inguimbertaine, ms. 534-535, abr. CF 534-535), texte partiellement édité par Chabaneau et Anglade (1913, 221-259) ;
- une autre version de cette traduction (Inguimbertaine, ms. 536, abr. CF 536), inconnue de Chabaneau et Anglade ;
- une série de brouillons (Inguimbertaine, ms. 1883), parmi un grand nombre de papiers divers ; langue non précisée (apparemment occitan), textes inédits ;
- divers papiers (Aix, Méjanès, ms. 761) copiés par César de Nostredame, le neveu de Jean, dont le glossaire (487 entrées) établi par son oncle, inédit, et une table des *Vies* publiée par Chabaneau et Anglade (1913, 160-1).

- 4 La chronologie de ces différents travaux, restituée par Jean-Yves Casanova à partir d'indices factuels, fait remonter aux années 1540-1550 l'intérêt de Nostredame pour la matière historique provençale. La *Vie de saint Hermentaire* datée dans son titre de 1540 pourrait ne pas être antérieure à 1550. Le texte de SQS précéderait celui plus élaboré des *Mémoires* auquel Nostredame travaille visiblement au début des années 1560. Dans les deux textes, il se sert du provençal. Puis, vers 1565-1570, Nostredame change de langue et passe au français, ce qui explique la présence des deux langues dans les *Mémoires*. Les deux traductions sont, elles, postérieures à ce changement de langue, CF 534-535 représentant une version plus aboutie que CF 536. Elles ont été rédigées

parallèlement aux *Vies* qui paraissent en 1575 en français et en italien. L'ouvrage qui a assuré la célébrité de Nostredame ne représente donc que la partie émergée d'un ensemble plus vaste, de nature historiographique, dont les *Mémoires* constituent le pivot. L'édition de ce texte si longtemps inconnu constitue l'un des apports les plus manifestes de ce travail.

- 5 Cette édition est menée avec soin. Le texte de Nostredame est divisé par l'éditeur en notices (ou parties) numérotées, au nombre de 560. Le manuscrit comporte quatre types d'écritures. Les deux premiers sont le fait de Nostredame lui-même. Celui-ci utilise en effet une écriture dite aldine, très lisible, majoritaire, en concurrence avec une cursive plus difficile à déchiffrer. Le choix de ces écritures semble indépendant du choix de langue. À ces deux écritures s'ajoute celle de l'érudit Pierre de Galaup-Chasteuil qui a un temps (fin XVII^e-début XVIII^e s.) possédé le manuscrit et l'a annoté, en français, et celle d'un inconnu, probablement un autre possesseur du manuscrit (fin XVIII^e-début XIX^e s.). Pour distinguer ces différentes écritures, l'éditeur a recours à un jeu entre caractères romains, italiques et soulignés qui ne nuit en aucune façon à la lecture. Les nombreuses corrections (biffures avec ou sans remplacements, ajouts...) que Nostredame fait subir à son texte sont rassemblées dans un appareil critique baptisé « établissement du texte » (p. 359-391). Pour éclairer le texte, l'éditeur a cru bon de distinguer entre notes historiques (« Commentaire historique », p. 393-438) et des notes linguistiques (« Note linguistique », p. 453-459), celles-ci précédant un rapide glossaire (p. 461-463) ainsi que deux index (*nominum* et *locorum*) établis sur le texte des *Mémoires*. Entre les notes historiques et linguistiques, dont la lecture, du fait de cette séparation, n'est pas toujours très commode, l'éditeur a inséré la liste des sources utilisées par Nostredame dans ses *Mémoires*, classées par ensembles linguistiques ou, plus exactement, culturels (sources occitanes, françaises, italiennes, germaniques, latines et aragonaises). Nostredame, en effet, consulte de nombreux documents d'archives provençaux, des manuscrits et des imprimés. Dans la partie où sont analysées ces sources – et où est justifié leur classement – (p. 144-154), l'éditeur fait apparaître l'étendue de la bibliothèque de Nostredame mais aussi ses limites : curieusement, les *Recherches* de Pasquier en sont absentes, et, plus étonnant encore, dans les *Mémoires* nulle mention n'est faite des *Prose* de Bembo qui serviront pourtant beaucoup à ses successeurs (Fauchet, Caseneuve...) et... à Nostredame lui-même dans les *Vies*. Il faut dire que, dans ces *Mémoires*, les troubadours ne sont pas au centre de l'attention de l'historien provençal.
- 6 L'édition des *Mémoires*, texte (non traduit) et notes, n'occupe que la seconde moitié de l'ouvrage. Elle suffirait amplement à justifier des mérites de l'entreprise. La première partie, particulièrement riche, est constituée par une vaste étude (p. 11-214) qui permet de restituer au projet de Nostredame toute sa cohérence en le situant dans le contexte – problématique – de l'humanisme provençal et de la substitution linguistique qui s'opère progressivement durant le XVI^e siècle. Chemin faisant, c'est à une véritable synthèse sur l'histoire de la langue et de la littérature occitanes en Provence au XVI^e siècle que nous convie J.-Y. Casanova, la seule, finalement, dont on dispose à ce jour, après celle, à présent ancienne, livrée par Robert Lafont dans sa *Renaissance du Sud* (1970). C'est justement aux travaux de Lafont que J.-Y. Casanova est redevable, notamment pour deux dimensions fondamentales : la prise en compte des contraintes sociolinguistiques, exprimées à travers le concept de diglossie, d'une part, et, d'autre part, la catégorisation de la production occitane écrite du XVI^e siècle. La typologie que

propose – implicitement, il est vrai – l’auteur, reprise de Lafont, méritera sans doute d’être discutée. Pour lui, la voie qu’emprunte Nostredame en rédigeant son texte historique en provençal le situe dans la voie « haute » de l’écrit occitan. Le sérieux de cette œuvre scientifique (ou proto-scientifique, si on préfère, eu égard aux talents de méta-historien de Nostredame) se distingue de la voie « médiane » empruntée, à la fin du siècle, par des poètes comme Bellaud et ses successeurs (Paul, Ruffi, Tronc, sans doute aussi Brueys qui n’est pas pris en compte), tous unis par un type d’écriture commun mêlant modèles élevés et trivialisation. Ces classifications sont intéressantes et demandent à être approfondies mais on ne peut que rester sceptique, en 2015, sur l’existence d’une « voie popularisante ». Celle-ci serait représentée par des chansons (*Carrateyron*, 1530) ou les poésies macaroniques d’Arena (et sans doute Germain, non pris en compte) du début du siècle. On sait à présent que les chansons peuvent ne rien avoir de « populaire », concept bien flou au demeurant. Quant aux compositions macaroniques, l’imbrication de latin et de provençal correspond à un jeu d’érudits par nature éloignés d’éventuels milieux « populaires » à qui ces textes ne sont de toute façon pas destinés. La chronologie que propose l’auteur de cette création poétique, en tout cas, même si elle ignore l’activité théâtrale, rendra de grands services, comme les fines analyses d’œuvres encore relativement peu étudiées (Tronc, Ruffi), voire pas même éditées (Paul), dont on lira d’utiles extraits. Les pages consacrées à la graphie de l’occitan de Nostredame doivent être considérées, quant à elles, comme une contribution à cette histoire des usages graphiques qui fait à ce jour si cruellement défaut à nos études, particulièrement pour la période intermédiaire.

- 7 Le concept de diglossie, mis en faveur, comme on sait, par Robert Lafont, n’est plus paré de nos jours des mêmes vertus herméneutiques que lorsqu’il fut introduit et appliqué aux études littéraires occitanes. Les travaux de Philippe Gardy et de ses successeurs ont tendu à en affiner les contours, voire à en réduire la portée. Ce qui vaut cependant pour le XVI^e siècle dans la partie occidentale du domaine occitan et pour les XVII^e et XVIII^e siècles dans leur ensemble, s’applique peut-être moins à la Provence de Nostredame. Le fait est que le changement de langue auquel procède l’historien aixois ne peut guère s’expliquer autrement – l’auteur y insiste à de nombreuses reprises – que par la mise en conformité avec un cadre général qui privilégie le français au détriment du latin et, *a fortiori*, de l’occitan. Ce qui dès lors peut paraître surprenant n’est pas tant que Nostredame passe au français, mais plutôt que, dès les années 1550, lorsqu’il entame ses premiers travaux historiographiques, il choisisse le provençal. De tous ses homologues provençaux, il est bien le seul. L’historiographie, en Provence, se fait en latin (Maure, Quiqueran de Beaujeu, Clapiers, son ami Soliers) ou en français (Pollo d’Albenas), pas en provençal. Le changement de langue, s’il intervient bien dans les années 1565-1570, comme le suggère de façon convaincante J.-Y. Casanova, survient, qui plus est, bien tard, à un moment où, de fait, il est vrai, l’usage administratif du provençal ne subsiste plus que de façon sporadique et où la poésie provençale moderne n’est pas encore sortie des limbes. L’abandon du provençal est en ce sens plus facile à expliquer que son adoption et son maintien tardifs. Partant, cette question du choix linguistique initial débouche sur une autre, tout aussi essentielle : pour qui écrit Nostredame ? Ses liens avec le milieu parlementaire auquel il appartient lui-même sont connus et la cohérence du projet historio-graphique, dans lequel entrent pour partie l’exhumation et l’exhibition des troubadours, est évidente : Nostredame sert une ambition de restauration culturelle au bénéfice de la Provence et de ses familles titrées, parfaitement articulée avec un sentiment d’appartenance à l’ensemble politique et

culturel français. L'usage de la belle écriture aldine suggère peut-être bien, comme l'envisage J.-Y. Casanova, un projet d'impression, mais celui-ci ne peut aboutir. La double édition lyonnaise des *Vies/Vite* ne peut se faire que grâce au mécénat d'une famille non pas provençale, mais italienne, les Cibo. Dans son temps, Nostredame est un homme seul qui se bat, comme plus tard, en moins isolé, Mistral – qui ne s'y trompera pas en ne le désavouant jamais vraiment – pour une certaine idée de la Provence, son histoire, sa culture, sa langue. Le choix initial du provençal et les forgeries historiques et poétiques procèdent en ce sens, pourrait-on dire, de la même démarche : l'illustration d'une Provence à laquelle il s'agit de redonner toutes ses *lettres* de noblesse.

- 8 La création de poèmes apocryphes, attribués, comme on sait, à différents troubadours, fait de Nostredame *nolens volens* un poète provençal. Ses faux poèmes de troubadours sont les vrais poèmes d'un auteur du XVI^e siècle écrivant à la manière des troubadours et à ce titre ils sont destinés, comme le suggère l'auteur, à enrichir le corpus de la poésie provençale de cette époque. L'étendue de ce petit massif nostradamien (p. 173-178) ne peut faire débat mais un point reste pendant au sujet de trois sonnets, présents dans le chansonnier *f* (BnF, ms. fr. 12472) ayant appartenu à la famille comtadine des Lauris et à Nostredame. Suivant, comme Lafont, l'opinion de Meyer et de Chabaneau, J.-Y. Casanova a d'abord édité et commenté ces sonnets dans un article de *Lengas revue de sociolinguistique* (1990) en les attribuant à Nostredame. Dans un article ultérieur, également publié dans *Lengas* (1996) et inséré dans l'ouvrage comme un chapitre, il est revenu sur cette attribution. Les trois poèmes sont des sonnets (douze alexandrins, rimés *cde cde*, *cde cde* et *cde dce*), attribués dans le manuscrit, par une main différente, respectivement aux troubadours (attestés) Jacme Mote, Blacasset et Bertran d'Alamanon. Arguant de la différence d'écriture et d'un état de langue jugé postérieur à l'époque des troubadours mais antérieur au XVI^e siècle, J.-Y. Casanova retire ces sonnets à Nostredame et il en attribue la paternité à des poètes du XIV^e ou du XV^e siècle. On obtient ainsi les premiers sonnets écrits dans une langue autre que l'italien, un bon siècle, si ce n'est plus, avant ceux en français de Mellin de Saint-Gelais et de Clément Marot ou ceux en occitan de Bernard Du Poey. La démonstration demanderait à être reprise, peut-être en partant de la perspective inverse : rien dans ces textes n'interdit de penser qu'ils aient pu être écrit au XVI^e siècle, tant pour ce qui est du lexique que de la morpho-syntaxe. Un bon connaisseur des troubadours, familier de certains tours, pourrait faire office d'auteur. On ne dira pas que si ce n'est pas Nostredame, ce sera donc son frère, au demeurant également poète en provençal – on l'oublie trop souvent – pour deux quatrains des *Centuries*, mais on jugera, plus sérieusement, qu'une écriture, pour un familier des archives... et des forgeries, c'est bien quelque chose qu'on peut imiter. L'enquête doit continuer.
- 9 Les pistes que permettent de dégager cette vaste étude et l'excellente édition qu'elle contient sont nombreuses et toutes stimulantes. Au chapitre des regrets, on déplorera l'état lacunaire du complément bibliographique déjà signalé. Principalement occupé par les publications de l'auteur (sur Ruffi, Paul, Honorat Rey, la littérature provençale du XVI^e siècle...), cet « appendice » ne mentionne que trois travaux scientifiques postérieures à l'an 2000 (*Au risque de Babel* de J. Eygun (2002), éd. Courouau / Gardy 2003 de la *Requête*, éd. Chabaud 2010 de Bellaud), il omet l'éd. Vernet 2006 de Zerbin et surtout l'article absolument remarquable que François Pic a consacré en 1998 à la diffusion des *Vies* (« Contribution bibliographique à l'étude de la postérité des troubadours. Les *Vies*... de Nostredame (1575) », in Anton Toubert (éd.), *Le rayonnement*

des troubadours. *Actes du Congrès de l'AIEO, Amsterdam, 16-18 octobre 1995*, Amsterdam, Rodopi, 1998, 185-200) qui aurait pu remplacer la note de la p. 137 où cette publication est annoncée comme un chantier. Nostredame n'a pas été oublié dans les travaux qu'Emmanuelle Mortgat-Longuet a consacrés à la naissance de l'histoire littéraire française (*Clio au Parnasse. Naissance de l'« histoire littéraire » française aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, Champion, 2006). Ces quelques omissions ne prétendent rien enlever aux mérites proprement considérables de ce travail dont la publication tombe à point, remarquons-le pour finir, au moment où l'œuvre de Nostre-dame fait l'objet d'une attention renouvelée. Récemment, deux chercheurs, Michel Jourde (« Diglossie et auctorialité au XVI^e siècle en France méridionale : sur la figure du transfuge », in Marie-Sophie Masse et Anne-Pascale Pouey-Mounou (éds), *Langue de l'autre, langue de l'auteur. Affirmation d'une identité linguistique et littéraire aux XII^e et XVI^e siècles*, Genève, Droz, 2012, 107-124 ; « Jean de Nostredame et les troubadours (1575) : l'archive, la fiction et l'actualité littéraire », in Pascale Mounier et Colette Nativel (éds), *Copier et contrefaire à la Renaissance. Faux et usage de faux*, Paris, Champion, 2014, 217-236) et Gilles Couffignal (« Jean de Nostredame, Vies de poètes et vie littéraire », in Matteo Residori, Hélène Tropé, Danielle Boillet, Marie-Madeleine Fragonard (éds), *Vies d'écrivains, vies d'artistes (Espagne, France, Italie, XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Sorbonne Nouvelle, 2014, 55-69) ont également, chacun à sa façon, souligné la cohérence littéraire du projet nostradamien. Non seulement Nostredame est un humaniste provençal, mais c'est aussi un littérateur de son temps, sensible aux enjeux dont la littérature est l'objet (sa place sociale, le rapport à la féminité), pétri par la lyrique française contemporaine. D'autres contributions sont attendues dans une série sur la réception des troubadours en Provence où devrait revenir la figure de Nostredame, passeur, cette fois, de vérités (G. Noto) et fabriquant de lexique métalittéraire (M. Jourde). Il faut savoir gré à J.-Y. Casanova de permettre à présent à ces nouvelles recherches de se déployer, en nous donnant à nouveau de quoi repenser une histoire littéraire d'oc toujours en chantier et en nous rendant plus présente l'étonnante figure d'un humaniste et d'un poète très malmené par cette même histoire.

AUTEURS

JEAN-FRANÇOIS COUROUAU

Université Toulouse-Jean-Jaurès, PLH-ELH/LAHIC (IAC, CNRS)